



Ils naviguent entre chômage et petits boulots P. 7

la Croix

www.la-croix.com

La distribution, au cœur de la crise de l'élevage

Les éleveurs restent mobilisés dans plusieurs régions de France.
Les enseignes bon marché ont été dénoncées pour l'origine de leurs viandes P. 2-3



Rouleaux d'étiquettes utilisées par la grande distribution pour indiquer l'origine française de la viande.

Un été dans la Croix

LIEUX D'UTOPIE (1/5)
Arc-et-Senans, dernière manufacture de l'Ancien Régime P. 17-18

LE FEUILLETON (13/45)
« L'éclat d'obus »
par Maurice Leblanc P. 19

NOS EXPRESSIONS ONT UNE HISTOIRE (1/5)
« C'est pas le Pérou »
P. 20-21

CES ENTREPRISES QUI S'APPELLENT LACROIX (3/7)
Les skis Lacroix, une histoire d'excellence
P. 23

L'UN EST CÉLÈBRE, L'AUTRE NON (1/5)
Philippe et Martine Delerm P. 24

ÉCONOMIE
New York relève le salaire des travailleurs pauvres P. 9

EXPOSITION

Un siècle d'art africain à la Fondation Cartier P. 12

ÉDITORIAL

par Florence Couret

La main lourde d'Ankara

En une semaine, la Turquie est entrée de plain-pied dans le conflit qui embrase une bonne partie du Moyen-Orient depuis quatre ans et dont le feu se propage,

faisant fi des frontières. Depuis l'attentat-suicide de Suruç, dans le sud du pays, qu'Ankara a attribué à Daech, le pouvoir en place a radicalement changé de posture : la riposte qu'il a déclenchée au cours de ces derniers jours est aussi lourde et massive que le fut jusque-là sa passivité. Pour ne pas dire sa complaisance, faisant le lit de l'organisation djihadiste, qui a utilisé la frontière comme d'un cordon nourricier pour y passer hommes, armes et tous produits marchands lui permettant de constituer un énorme trésor de guerre, et par là même les moyens de son expansion. De fait, aux yeux du régime d'Erdogan,

Daech présentait l'avantage de s'en prendre à deux de ses ennemis jurés : Bachar Al Assad et les Kurdes de Syrie et d'Irak. Mais l'attentat de Suruç, le premier de ce genre sur le sol turc, a changé la donne. Et si la situation n'était pas si grave, une lecture rapide des événements permettrait de conclure que la Turquie a joué les pyromanes et doit donc désormais endosser la tenue de pompier. Mais, de fait, ce qui se passe ces derniers jours dans la région rajoute à l'inquiétude. D'abord, parce qu'en prenant prétexte de l'assassinat de policiers après l'attentat pour procéder à l'arrestation de centaines de suspects, les forces de l'ordre turques

ont embarqué bon nombre de militants kurdes. Puis Ankara a ordonné des frappes contre le Parti des travailleurs du Kurdistan, conduisant celui-ci à suspendre le cessez-le-feu de 2013. Enfin, les forces turques ont également pilonné des positions en Syrie et en Irak, déclenchant cette fois les foudres du voisin iranien. Un front djihadiste, un front kurde... à quoi il faut ajouter les turbulences politiques que traverse le président Erdogan, soupçonné par certains de « mettre le feu au pays pour obtenir les pleins pouvoirs ». Ces jours de crise sont cruciaux. Les Turcs devront se souvenir de leur devise : « Paix dans le pays, paix dans le monde. »



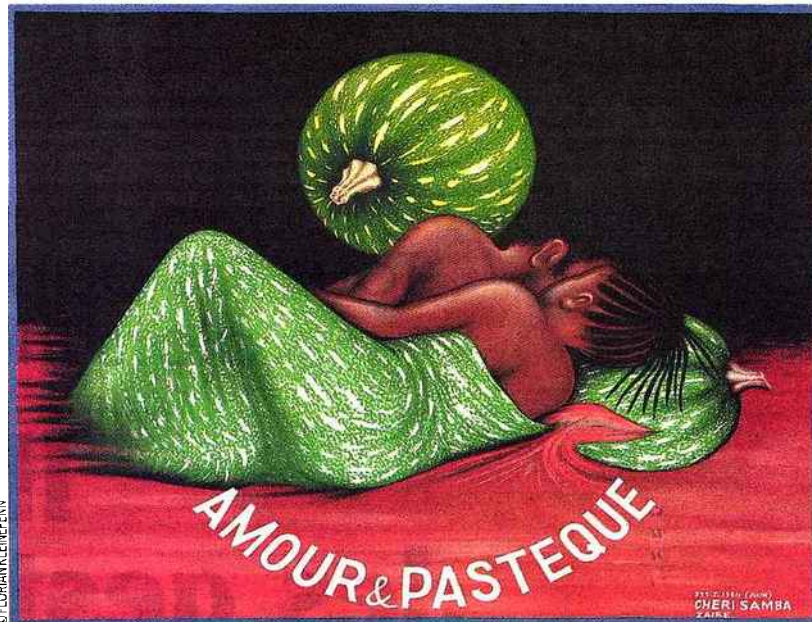


De la brousse à la ville, la grande mutation des artistes congolais



Albert Lubaki,
Sans titre, 1927
(encres sur papier).

© KIRIPIKATEMBO



Chéri Samba,
Amour & Pastèque,
1984 (huile sur toile).

© FLORIAN KLEIN

► À travers 300 œuvres, la Fondation Cartier à Paris raconte un siècle d'art moderne dans le deuxième plus grand pays d'Afrique

BEAUTÉ CONGO 1926-2015
Fondation Cartier (Paris)

Raconter l'effervescence de la scène artistique congolaise, c'est le défi relevé cet été par la Fondation Cartier, à Paris. Sous la houlette d'André Magnin, grand spécialiste de l'art africain contemporain, 300 peintures, sculptures et photographies ont été réunies. Les plus anciennes datent des années 1920, quand le Congo était une colonie belge, les plus récentes ont été réalisées en 2014.

Dans les premières, la nature est omniprésente et les hommes vaquent à leurs occupations ancestrales - chasse, pêche, danses rituelles des masques -, que perturbe déjà la présence des Blancs. Dès les années 1950, une vraie rupture s'annonce, via les photographes, puis chez ceux que l'on appellera les « peintres populaires ». Tous témoignent d'une nouvelle réalité urbaine : celle de la capitale Kinshasa, en expansion galopante.

Sans l'intérêt manifesté par deux fonctionnaires de l'administration coloniale belge, l'art congolais du début du XX^e siècle n'aurait sans doute laissé que peu de traces. Fas-

cinés par les peintres chargés de décorer les cases - œuvres par nature éphémères -, ils leur fournissent papier et aquarelle. Avec leurs couleurs vives, leurs animaux stylisés aux postures expressives, les œuvres d'Albert et Antoinette Lubaki au Katanga et de Djilatendo au Kasai fascinent certains amateurs éclairés, en 1929, lors de l'inauguration du palais des Beaux-Arts de Bruxelles. En 1931, Djilatendo est même exposé à la galerie du Centaure à Bruxelles aux côtés du surréaliste Magritte!

En 1946, un ancien attaché militaire français, Pierre Romain-Desfossés, fonde à Élisabethville (actuelle Lubumbashi) un atelier



© P. LUBAKI

Kiripi Katembo, *Subir. Série Un regard*, 2011.



regroupant une dizaine d'artistes locaux. Influence-t-il leur travail ? Lui-même aime à représenter des poissons et des fonds marins, un thème que l'on retrouve dans les œuvres de son ordonnance, le Tchadien Bela, qui peint avec ses doigts. Mais le fondateur de l'école du Hangar refusait « *avec force toute méthode d'abolition de la personnalité au profit d'une esthétique uniformisée au niveau des maîtres blancs* », et invitait les artistes à s'inspirer de leurs traditions. La nature luxuriante, les animaux de la brousse et les créatures fantastiques qui parfois s'entre-dévorent, les fonds saturés de traits ou de pois font le charme de ces œuvres qui exhalent une indiscutable magie, une vision spirituelle du monde. Entre la palette raffinée d'un Pilipili Mulongoy et les hachures vigoureuses d'un Mwenze Kibwanga, qui peint aussi bien une crucifixion catholique que des danses rituelles, l'école du Hangar arbore une grande variété de styles, très tôt saluée par plusieurs expositions en Europe et au Museum of Modern Art de New York !

Pourtant, toutes ces œuvres, nées dans une ville en plein essor, célè-

brent un mode de vie rural en réalité très menacé... Et quand Mode Muntu, formé par d'anciens membres du Hangar, peint dans les années 1970-1980 la merveilleuse fusion des silhouettes humaines et du décor végétal de la brousse, il entonne le chant du cygne.

Car, dès les années 1950 à Kinshasa, le photographe Jean Depara enregistre, en noir et blanc, une réalité tout autre : celle d'une jeunesse fraîchement débarquée en ville, grisée par la musique, les belles voitures, les dancings avec leurs prostituées et ce goût de la sape, si typique de la société kinoise, ces habits clinquants comme un formidable pied de nez à la misère et à l'adversité.

Ce souci d'affirmation de soi se retrouve dans les autoportraits de Chéri Samba, figure de proue, avec Moke, de la génération des « peintres populaires » qui émerge dans les années 1970. Ancrés dans la réalité urbaine, ils sont tous autodidactes. Chéri Samba a débuté comme peintre d'enseignes et de lettres, d'où les textes qui fleurissent sur ses toiles. Leurs grands personnages, sur fond de couleurs vives, ont la puissance d'impact des affiches. Leurs sujets sont empruntés à la vie quotidienne ou à la politique. Exposés en 1978, à côté des artistes de l'Académie qui reçoivent les commandes officielles du régime de Mobutu, « les peintres populaires » vont leur voler la vedette et séduire des collectionneurs européens. Ils accéderont, à travers eux, aux grands musées et biennales du monde entier.

Leurs peintures un peu naïves, littérales, pop parfois (Jean-Paul Mika) séduisent surtout par l'énergie qu'elles dégagent. C'est le reflet d'une capitale qui, malgré la pauvreté et les violences interethniques, reste aux yeux de ses habitants la « *ville des joies et de tous les possibles* », le creuset d'une exubérante scène musicale dont l'exposition

donne à entendre des extraits.

Kinshasa n'en finit pas de rêver, à l'image de Monsengo Shula qui peint des cosmonautes noirs, ou de Bodys Isek Kingelez, décédé en mars, qui conjure le développement anarchique de sa ville en fabriquant, en papier et plexiglas, d'immenses maquettes utopiques peuplées de chatoyants gratte-ciel.

Parmi la jeune génération, plus frottée aux canons de l'art mondialisé, le photographe Kiripi Katempo a braqué son objectif sur les flaques d'eau qui inondent régulièrement Kinshasa, créant des images troublantes, des transfigurations du réel. Il vient aussi d'y créer une biennale d'art contemporain, la deuxième de la République démocratique du Congo, après celle de Lubumbashi ouverte en 2008. Ce pays n'a pas fini de nous surprendre...

SABINE GIGNOUX

Jusqu'au 15 novembre 2015. RENS. 01.42.18.56.67 ou www.fondationcartier.com

REPÈRES

EN FRANCE, UNE LENTE RECONNAISSANCE

- **1989** : l'exposition « *Les Magiciens de la terre* » au Centre Pompidou et à la Grande Halle de la Villette, conçue par Jean-Hubert Martin avec André Magnin, consacre pour la première fois des artistes contemporains africains.
- **1994** : création de la Biennale de photographie de Bamako. Les photographes maliens Seydou Keita puis, en 1995, Malick Sidibé, exposent en France.
- **2005** : « *Africa Remix* », au Centre Pompidou, réunit près de 90 artistes africains.